

Un zeste cauchemardesque

« Maman viendra te dire au revoir dans cinq minutes. »

Papa allume la lampe de chevet avant de partir et colle un baiser bruyant sur mon front. Quand il se penche sur moi, je sens ses bouclettes grises me chatouiller le cou et capte les relents frais du chewing-gum qu'il est en train de mâchonner. Il murmure un *Je t'aime* discret au creux de mon oreille puis s'enfuit sans que je puisse réagir, laissant dans son sillage l'odeur du parfum bon marché dont il aime s'asperger après avoir fumé.

Je me retrouve seule. Ce soir, j'ai demandé à ce qu'on ne ferme pas les volets : la lune est pleine. J'ai mes veilleuses, bien sûr, et je pourrais m'en contenter, mais aucune lumière ne rivalise avec celle-là. Là où je me tiens, je la vois bien. Pendue à ma fenêtre, elle crève le ciel. Elle me fascine, avec sa grosse bouille toute ronde et ses cratères bruns qui lui font comme un visage. Le mois dernier, la lune était fière, bouffie d'orgueil et d'assurance ; elle flamboyait, seule torche dans l'obscurité. Mais ce soir... Elle est différente. Elle se cache, embarrassée par les rondeurs qui lui collent à la peau. J'ai l'impression qu'elle joue avec moi : un instant, elle se tient là, pleine et éclatante ; une seconde plus tard, elle a disparu, dissimulée derrière un lourd voile de nuages violets. Je voudrais qu'elle ne bouge pas, qu'elle reste là, avec moi, et qu'elle m'éclaire toute la nuit.

Il faut que je l'immortalise. Je me penche et sors de sous mon lit une feuille de papier jaunie et une trousse remplie de crayons gras. Je ne sais pas dessiner, pas vraiment, mais mon esprit sait, il *sent* : je dois tenter quelque chose.

Je trace mes premières lignes en fronçant les sourcils. Presque en même temps, la pièce située en dessous de moi s'anime. Elle vibre, piaille et chantonne des bruits de cuisine familiers. Maman n'a pas encore terminé de faire la vaisselle... Et Papa lui parle. Je n'ai pas envie d'écouter ce qu'ils se disent, mais la maison est trop petite pour m'offrir ce luxe. Leur conversation s'invite dans ma chambre.

« Emmeline est au lit. Je lui ai dit que tu la rejoindrais bientôt pour le dernier câlin du soir, tu veux que je te remplace ? »

Le robinet ne se ferme pas.

« Merci, ça ira. Il ne reste plus grand-chose de toute façon... Et ça lui laisse le temps de se préparer. Raconte-moi plutôt : le rendez-vous d'aujourd'hui, ça a donné quoi ?

— Rien. »

Papa est énervé. Je n'ai pas besoin de le voir pour le savoir : il frappe un coup sec sur le comptoir et gonfle brutalement ses poumons. Maman fait glisser un bol qui rebondit contre les parois de l'évier.

« Rien, rien, rien du tout, comme à chaque fois. *Comment la semaine s'est passée depuis la dernière fois ? Emmeline vous a-t-elle parlé de quelque chose de nouveau ? Est-ce qu'elle évoque plus facilement ses nuits et ses cauchemars ?* Et bla, et bla, et bla. La psy m'a demandé si elle pouvait conserver les dessins de la petite et elle lui a posé quelques questions. Et c'est tout, *finito*, on se

revoit dans quinze jours. Franchement, à quoi ça sert tout ça ? Depuis qu'on a commencé, rien n'a changé : Emmie ne dort pas mieux. Rien n'avance. Est-ce que la solution ne se trouverait pas ailleurs ? »

Maman coupe l'eau et fait claquer un torchon. Je secoue la tête en espérant couvrir le bruit de leurs mots et croque un gros nuage cotonneux. Mon dessin est barbouillé de cercles pourpres. Peut-être que si je chantonne quelque chose, leurs voix cesseront de se traîner jusqu'à moi ?

« La psychiatre nous avait prévenus que les choses prendraient du temps. Elle a dit qu'on devrait s'accrocher et ne surtout pas perdre espoir. Rappelle-toi... Tout ça, c'est compliqué pour tout le monde. Pour elle, pour nous... On ne peut pas abandonner maintenant.

— Je ne sais pas. Plus le temps passe, moins je crois à l'efficacité de ces séances. Je commence même à me dire qu'on est à côté de la plaque : peut-être qu'Emmie a raison, que *quelque chose* se balade vraiment dans la maison. Peut-être qu'on est trop vieux, pas assez sensibles, et qu'on devrait accepter l'idée que ce qu'elle voit dépasse notre compréhension. Et si on faisait fausse route depuis le début ? Et s'il fallait frapper à la porte de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui n'a rien à voir avec le monde de la médecine ? »

Je ne veux plus les entendre. Je veux qu'ils arrêtent, qu'ils se taisent, que cette discussion cesse tout de suite et qu'elle ne reprenne jamais. Une terreur sourde se diffuse dans ma tête. Le bâton pastel que je tiens entre les mains se brise en deux. J'ai envie de fondre en larmes et de leur crier dessus jusqu'à ce qu'ils me prennent au sérieux. *N'en parlez pas. Ne l'invoquez pas. Pas ce soir. Papa, Maman, pas ce soir !*

Mais Maman ne lit pas dans mes pensées et elle est bien trop loin pour sentir ma panique. Elle répond :

« Ni toi ni moi ne croyons à cette théorie et tu le sais aussi bien que moi. Oui, ça a commencé quand on a déménagé... Mais il existe forcément une explication et on finira par la trouver. En attendant, on doit se serrer les coudes. On doit affronter ça ensemble, comme la famille qu'on est. Ça ira mieux. J'en suis convaincue. Tu devrais l'être toi aussi. »

Quelques secondes passent. Je suis persuadée que Papa n'ajoutera rien, quand il chuchote finalement en reniflant :

« J'aimerais simplement que ça bouge. Pour de vrai. Qu'on nous rende notre petite Emmie à nous, qu'on arrive à passer au-dessus de tout ça. Je serai prêt à... Je pourrais croire n'importe qui si ça pouvait nous aider à... »

Je crois que Maman prend Papa dans ses bras et pose sa tête contre sa poitrine. C'est ce qu'ils font quand ils sont tristes et qu'ils s'imaginent que je ne les vois pas. Un silence d'or s'est installé dans la cuisine. Maman le rompt tout doucement.

« Je monte. Ma permanence commence à 21h30. On en discutera plus tard, chéri, mais... Plus que jamais, on doit continuer à avoir confiance. »

Ses deux pieds heurtent le sol en bois des escaliers, qui se mettent à grincer pour protester. Je jette précipitamment mes outils et tente de me recomposer une expression sereine. Personne ne doit

savoir que j'ai tout entendu. Quand Maman ouvre la porte, je me tiens sage comme une image. En me voyant, elle a les pupilles qui s'agrandissent de bonheur. Mes yeux sont rouges, mes traits tirés, de lourds cernes bleuâtres me colorent les joues... Et pourtant, elle parvient encore à se dire que je suis la plus jolie des petites filles.

Elle allume machinalement une veilleuse supplémentaire, m'ébouriffe les cheveux en gloussant et demande :

« Comment va ma Mie de Pain préférée ? »

Je souris moi aussi. Ce petit sobriquet, c'est notre jeu rien qu'à nous, surnom d'un surnom qu'elle est la seule à utiliser. J'aimerais être honnête et lui dire la vérité. *Ça ne va pas. Il reviendra ce soir. Il sait que vous ne le voyez pas, alors il en profite pour s'inviter de plus en plus souvent.* Mais je ne peux pas. J'ai peur, trop peur. Alors je mens. Je dis que ça va. Je la remercie pour mes draps, qui sont propres et sentent la lavande. Elle, elle rit et m'explique une fois de plus que ce n'est rien, que ça arrive à tout le monde d'avoir des fuites. On parle de mon anniversaire qui sera bientôt là – *neuf ans, ça se fête !* –, de ceux que j'aimerais inviter. Je joue à nouveau la comédie. A l'école, le professeur passe son temps à me gronder, à dire qu'on ne vient pas en classe pour s'endormir sur son bureau. Les autres élèves rient et refusent de me parler.

Maman ne remarque pas mon trouble. Elle me dit qu'elle sera rentrée à temps pour venir me lever le matin. C'est bien. Je suis contente. On parle, parle encore, mais j'ai du mal à rester concentrée. Elle me serre contre elle, me pince la joue, appuie sur le bouton de la lampe de chevet et va jusqu'à la porte. La lumière tamisée des veilleuses l'auréole de blanc. Quand elle se retourne, elle ressemble à un ange.

« Tu sais que tu peux appeler au moindre souci. La nuit sera vite passée. Fais de beaux... »

Elle se coupe. Dévastée. Ce n'est rien, quelques lettres, un mot, mais il a avec moi des airs de tabou. Elle s'en veut. Je le vois à l'expression de son visage, à sa trachée fébrile, aux tremblements qui agitent soudain ses doigts. Le manège ne dure pas, une seconde à peine, mais j'ai quand même eu le temps de tout analyser. La commissure de ses lèvres se plie comme si de rien n'était, elle articule une fausse mimique, et lâche :

« Passe une bonne nuit, petite Mie. A demain. Je t'aime. Plus fort que toutes les étoiles de toutes les galaxies. »

Elle s'en va en fermant la porte à ma demande et me laisse seule. Encore. J'angoisse. La nuit est claire, la pièce illuminée... Mais ce n'est pas suffisant. J'ai le corps entier pris dans un étau. Je ne peux plus bouger. *Dors, que j'ordonne. Dépêche-toi, tout de suite, maintenant, là, il faut que tu t'endormes.* J'implore presque, je pleure. *Arrête de faire n'importe quoi ! Il ne reste plus beaucoup de temps. Allez, vite, Emmeline, dors ! Dors !* Mais je ne peux pas. Je n'ai jamais pu.

J'attends. J'écoute les branches cogner contre la façade de la maison et j'observe la lune s'embrouiller avec les étoiles. Ca brille, ça scintille, ça sautille et ça se défie pour savoir qui chatouillera plus fort que les autres. Elles ont l'air de bien s'amuser, là-haut. Le temps passe. Je crois que je somnole... Et puis...

Boum.

Je sursaute. Mes bras se bloquent et mon cœur s'affole. Est-ce que c'était... ?

Boum.

Sur les marches, là, il y a *quelqu'un*. *Quelque chose*, qui clopine et fait hurler les escaliers. Ses membres inférieurs sont lourds. Il se traîne, boîte, hésite. Chaque pas qu'il fait a des airs de coup de tonnerre. Pourquoi, mais pourquoi personne ne l'entend à part moi ?

Boum. Boum. Boum.

Il accélère. Je le savais. Je savais qu'il viendrait ! Il faut que je m'en aille. Que je crie, que j'appelle à l'aide. Je ne peux pas rester là. J'ai besoin d'aide ! Quelqu'un, n'importe qui ! A l'aide !

Crac.

Le parquet fléchit. Non, non, non ! Il sera bientôt là. J'entends déjà sa respiration et les râles affreux qu'il émet. Dans quelques secondes...

Je ferme les yeux, mais trop tard. J'ai le temps d'apercevoir sa silhouette quand il ouvre la porte de ma chambre et se faufile à l'intérieur. J'ai le corps tétanisé. Il éteint toutes les lumières et glisse lentement jusqu'à moi. L'image collée au fond de mes rétines refuse de s'effacer. Il est toujours pareil, avec ses bras trop longs, ses griffes recourbées, sa silhouette longiligne et ses deux yeux jaunes qui brûlent dans le noir. J'ai même eu le temps d'apercevoir son sourire, cette balafre hideuse et blanchâtre qui court d'un côté à l'autre de son visage. Il exhale un mot, un seul, qui suffit à bloquer tout l'air de mes poumons. Je suffoque.

« *E... mme... line ?* »

Deux larmes terrorisées perlent au coin de mes yeux. Lui, il commence son rituel. Il laisse traîner ses griffes contre mes draps et suit lentement les bosses dessinées par mon corps. Il halète, soupire. Je voudrais le regarder, trouver le courage de le repousser... Mais mon cerveau refuse. Un nouveau bruit émerge. *Flap. Flap. Flap.* Chair contre chair. Peau contre peau. Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je peux faire ? Je sens que mon esprit s'étirole. Il s'esquive. Lui non plus, il ne peut plus. Peu à peu, le monde bascule tandis que les sales pattes du monstre font glisser les couvertures qui me protégeaient.

Mes poings sont serrés. Mon visage trempé. Plus rien n'a d'importance. Voilà, ça y est : je m'en vais. L'univers chavire et se renverse. J'entrouvre les yeux. J'embrasse les étoiles fluorescentes accrochées à mon plafond et la lune qui me regarde en silence, impuissante. J'ai l'impression de flotter, de sentir mon âme s'envoler et de la regarder tourner en rond, emprisonnée par les murs et les vitres fermées. Les adultes croient que je rêve. Que rien n'est réel. Que j'imagine, que j'affabule, que je tremble la nuit parce que je ne suis pas capable de combattre mes cauchemars. Mais moi, je sais. Et *lui*, il sait aussi.

Il aventure ses doigts sous mes vêtements et fait tomber deux gouttes gluantes sur la peau nue de mon bras. Ça ne va pas. J'ai envie de vomir. Dans ma chambre, ça pue. Le monstre y a déposé ses odeurs infectes.

Il y a tout. Tout. Le tabac froid. L'haleine mentholée. Le vieux parfum dans lequel on se noie pour couvrir ses péchés.

Je ne comprends pas. Je ne comprendrai jamais. Pourquoi ?

Pourquoi ?

Papa, pourquoi tu fais ça ?

Mots : 2248